

COMPTES RENDUS MENSUELS
DES SÉANCES DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

PAR M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

TOME XII

SÉANCE DU 4 AVRIL 1952



PARIS
ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES
15, RUE LA PÉROUSE, XVI^e

1952. — IV.

SOMMAIRE

ACADEMIE DES SCIENCES COLONIALES

Séance du 4 avril 1952

BOISBOISSEL (Général de). — L'évolution géographique et ethnique du Sahara.....	179
ROUCH (Commandant). — Un compagnon de Savorgnan de Brazza. Le lieutenant de vaisseau Gabriel Félix, fils de Rachel.....	194
CHEVALIER (Aug.). — D ^r P. J. Samuel Cramer (1879-1952). 198	
CAROUGEAU (J.). — Présentation de Coléoptères Melolonthini de Madagascar par P. Dewailly.....	202
GRANDIDIER (G.). — Présentation d'ouvrages.....	202
****. — Bibliographie.....	203
****. — Compte rendu de la séance.....	206
Voyage de M. Aug. Chevalier au Maroc.	

BANQUE DE MADAGASCAR ET DES COMORES

Banque d'Emission (loi du 29 Mars 1950)
Société Anonyme au capital de 111 millions de francs

SIÈGE SOCIAL : 33, Rue de Courcelles, PARIS

Agence à MARSEILLE, 26, Avenue du Prado

Succursale à TANANARIVE

Agences : DIEGO-SUAREZ, FIANARANTSOA,
FORT-DAUPHIN, MAJUNGA, MANAKARA, MANANJARY,
MORONI, MORONDAVA, NOSSI-BE, TAMATAVE, TULEAR

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Emission de billets de banque, de chèques et de lettres de crédit.
Transferts de fonds, comptes courants et dépôts. Escompte.
Recouvrements. Avances. Ouvertures de crédits. Ordres de Bourse.

COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine, PARIS (9^e)

Tél. : Opéra 07.60 (six lignes)

SERVICES

de Paquebots et Navires de charge

Principales Régions desservies :

*Egypte - Proche-Orient - Inde - Ceylan - Pakistan
Indochine - Extrême-Orient - Madagascar
La Réunion - Afrique Orientale et du Sud
Australie - Océanie*



C'est un fait bien connu que le Sahara, singulièrement sur ses rives Nord et Sud, est littéralement couvert d'instruments néolithiques, voire paléolithiques, avec une profusion qui postule un habitat humain dense et relativement stable. Il n'est pas un officier saharien, un explorateur, qui n'en ait rapporté de pleines caisses, et le Musée de l'Homme en présente de fort belles collections, sans parler du musée d'Alger, de celui de l'I. F. A. N. à Dakar, etc... Le néolithique africain ne peut être daté avec précision ; les spécialistes estiment qu'il n'est pas très ancien, beaucoup moins, en tous cas, que le néolithique d'Europe. Personnellement — si je puis me permettre de me citer moi-même — j'ai rapporté de l'Azaouad (région au Nord de Tombouctou), et de la zone désertique au Nord et au Nord-Ouest de Oualata, où un heureux hasard m'a fait passer le premier en 1912, une grande quantité de silex taillés, dont quelques-uns en forme de pointes de flèches ou de harpons, qui furent probablement emmanchés pour servir d'instruments de pêche car ils sont un peu petits pour la chasse au gros gibier, un lot aussi de haches de grattoirs, etc..., dont quelques-uns figurent au Musée de l'Homme dans la collection Roulet (1). Et j'en aurais rapporté bien plus encore si les restrictions de poids et de temps imposées aux méharistes n'avaient freiné mon zèle de néophyte.

J'ai pu voir également de fort belles collections chez le Commandant du Cercle de Tahoua (Territoire du Niger) : c'est dire que la densité de l'habitat humain ne se limitait pas à l'Ouest saharien.

Enfin on a trouvé dans la région Nord et Nord-Est de Oualata, dans cette région que les cartes appellent le Djouf actuellement désert intégral, des débris de poteries anciennes. De même dans l'Aouker (région de Tichitt) et de la Baie du Lévrier (Port-Etienne). Ces derniers vestiges ont été étudiés jadis par le D^r Verneau. Ce savant y a reconnu le type d'industrie des pays nègres. Il pensait d'ailleurs que le fond de la population ancienne de ces régions était nègre, en contact cependant avec des Blancs venus du Nord. Les Noirs vivaient encore à l'époque historique dans cette

(1) Le conférencier montre quelques instruments néolithiques (haches de pierre, pointes de flèches en silex, etc...) rapportés par lui du Sahara soudanais.

partie septentrionale de la Mauritanie actuelle. Les traditions indigènes, celles des Maures notamment, veulent que les Noirs soient, à partir du ^x^e siècle, descendus progressivement du Nord vers le Sénégal.

Il y a donc eu, dans des régions où un habitat humain même peu dense serait aujourd'hui impossible, une population noire, c'est-à-dire une population ayant besoin d'eau, et une population sédentaire, ou nomade à très faible rayon, les poteries n'étant évidemment pas un ustensile de grands nomades. Un proverbe touareg dit : « Un homme buvant dans une cruche ne sera jamais un bon guide » (Monod).

Au surplus, les scories de fer trouvées dans l'Aouker au voisinage d'agglomérations disparues dont la position n'est plus marquée que par la présence d'objets anciens, apporte une autre note de sédentarisme. La matière première existait sur place, comme le montrent des échantillons de limonite latéritique (oxyde de fer) identiques à ceux qu'on emploie au Soudan pour fabriquer du fer. Ce n'est pas là non plus fait de nomades.

En fait, d'après les meilleurs auteurs, dont le Professeur Gautier, c'est le Sahara entier qui aurait été habité par des Noirs avant la poussée de la race blanche sous la forme d'abord d'une invasion, bien antérieure à l'époque romaine, des Berbères, refoulés à leur tour par les Arabes Hilaliens au ^x^e siècle, puis par les Arabes Maqil au ^{xiii}^e, et aussi avant l'apparition du chameau en Afrique du Nord, probablement contemporaine de la fin de l'Empire romain (ⁱⁱⁱ^e siècle de notre ère). L'arc et les flèches sont armement de Nigritiens ; les Berbères ne les ont jamais utilisés. Les instruments néolithiques furent les outils d'une technique nègre, non seulement dans l'Ouest, mais aussi aux confins orientaux du désert, chez les Tebbou du Tibesti, où on a trouvé en quantité, en même temps que des ossements d'éléphants et des crocodiles dégénérés découverts par le Colonel Tilho. Or, les Tebbou sont des Nigritiens (je ne dis pas des nègres). Ce sont des Noirs sahariens (Gautier), refoulés par les Musulmans. Koufra, dont le nom signifie « la païenne », fut un de leurs postes avancés. Ces Tebbou constituent si l'on peut dire, une faune résiduelle au même titre que ces éléphants réduits, amenuisés, dégénérés, qui furent ceux d'Hannibal, et dont les traces toponymiques se retrouvent encore

en maints endroits, par exemple aux confins mauritaniens : Ras-el-fil, Daïet-el-fil, etc.,

Quant à l'époque historique, dans la mesure où l'on peut tracer là des limites chronologiques précises, en tous cas à la période préislamique, les explorations faites au Hoggar, au Tassili, dans l'Erg Tihodaine par M. Reygasse, au Hoggar par le lieutenant Coche, MM. Frison Roche, de Chasseloup Laubat, Ichac, par M. H. Lhote, M. Pottier, notre confrère aussi, ont révélé des inscriptions rupestres d'un extrême intérêt et fort significatives ; chars à roues, attelés de deux chevaux, ce qui suppose la présence d'animaux grands buveurs d'eau, un habitat humain et un trafic sur l'ancienne route des Garamantes incompatibles avec les conditions géographiques actuelles de cette région.

D'autres gravures rupestres peuvent nous éclairer sur l'origine véritable des Peuls, que l'on pensait jusqu'à présent, sans preuves décisives à l'appui, être des Ethiopiens, ou des Sémites venus d'Ethiopie. Les gravures en question, en plein Sahara actuel, montrent des silhouettes de bœufs à très larges cornes en lyre, en tous points semblables aux bovidés qu'élèvent les Peuls d'aujourd'hui, et des têtes de femmes avec la coiffure dite en cimier que l'on trouve de nos jours encore chez les Peuls d'Afrique noire. Ces données ont permis d'émettre l'hypothèse d'un exode de Peuls pasteurs de bœufs, chassés de l'aire géographique convenant à leurs troupeaux par un assèchement progressif. Il est possible que ces Peuls (qui ne sont pas des nègres, mais des Sémites ou des Hamites, au teint cuivré à l'état pur), qu'une branche de ces Peuls aient alors émigré vers l'Est, vers le Nil et l'Ethiopie, d'où ces éternelles nomades seraient revenus vers l'Afrique occidentale, où on les trouve depuis le Territoire du Niger jusqu'à la Guinée et au Sénégal, d'ailleurs fortement métissés de Noirs ou de Maures.

Dans un passé plus récent encore, j'invoquerai deux faits historiques (1).

D'une part la randonnée célèbre du « pacha » Djouder, renégat espagnol élevé au Maroc, au service du Sultan Saadien El Mansour dit le Dehebbi (le Doré), qui, parti de

(1) Je laisse de côté le fait que l'existence et l'importance de l'empire noir de Ghana impliquaient des ressources en eau suffisantes, parce que sa capitale ne se trouvait pas en zone proprement saharienne.

Marrakech, aboutit au Niger à l'Est de Tombouctou, et, grâce à ses armes à feu, brisa aisément l'empire noir des Songhaï. Son itinéraire, que nous avons en grande partie retrouvé (le triq Djouder), passait par le Draa, l'Iguidi, la hammada des Eglab, l'Erg Cheche, Taghmanant ou Toufou-rine, Teghazza-les-salines (Taoudenni n'existait pas encore). Il mit trois mois à faire ce trajet. Or, la harka de ce Djouder comptait quelque chose comme 6.000 hommes (exactement 5.670), dont 1.000 arquebusiers, « renégats », 1.000 arquebusiers andalous, 500 arquebusiers à cheval, 1.500 « lances » de gens du pays, 70 chrétiens armés d'escopettes, 1.000 sokhrars et 600 sapeurs. Elle comportait aussi 8.000 chameaux de charge et 1.000 chevaux : une véritable petite armée, à l'échelle du temps et du pays, avec ses impédiments, qu'il serait bien impossible actuellement de lancer telle quelle sur cet itinéraire saharien. On conçoit quelle quantité d'eau il lui fallut trouver en route pour ne pas périr.

Deuxième fait du même ordre : à peu près à la même époque un chef local entretenait dans la région du bas Draa un « goum », pourrait-on dire, de 200 arquebusiers à cheval (1).

Enfin, à notre époque même — du moins à celle de notre jeunesse, ou de la jeunesse de nos anciens — certains trajets au Sahara soudanais, qui représentent aujourd'hui une épreuve très pénible, pour ne pas dire un tour de force, étaient considérés comme normaux et faciles il y a cent ans. Exemple : d'Araouane à Taoudenni, où nous allions autrefois avec 15 à 20.000 chameaux, chercher le sel indispensable à l'Afrique noire, il y avait 450 à 470 km. sans puits (à part la poche de Bir Ounan). De Oualata au Ksaïb, 600 à 650 km., sans puits également. Or, il y a quarante ans, les caravaniers nous disaient : du temps de nos pères ou de nos grand'pères, on allait en azalay à Taoudenni, à Tinioulig, sans se préoccuper outre mesure de la question de l'eau : il y avait beaucoup de puits, aujourd'hui morts.

Je sais bien que dans cette mort des puits intervient un facteur humain : la peur, la peur des rezzous, qui a fait boucher quelques-uns d'entre eux pour rendre impossible

(1) Renseignement obligeamment communiqué par M. le capitaine Salvy, du Centre de Hautes Etudes d'administration musulmane (C. H. E. A. M.).

ou plus difficile l'action de ces bandes armées, ce qui est d'ailleurs une illusion. Mais il me paraît certain que la nappe d'eau s'est, dans ces régions, asséchée.

Dans la Mauritanie occidentale, dont j'ai parlé tout à l'heure (Aouker et région de la baie de Lévrier) le pays s'est également ensablé, le déboisement a progressé, les ressources en eau ont diminué. L'ensablement se poursuit d'ailleurs sous nos yeux, en progression vers le Sud et le Sud-Ouest, sous forme de ces petites dunes en croissant, à arêtes en lames de couteau, que nous appelons barkhanes, et dont les photos d'avion montrent l'étonnante profusion entre l'erg Azeffal et l'Océan, aux abords de Port-Etienne. En Mauritanie, certaines palmeraies, comme celle de Tichitt, s'ensablent presque à vue d'œil.

Quelles sont les causes de cet indéniable assèchement ?

N'étant pas géologue, ni même géographe, je ne m'aventurerai que prudemment sur ce terrain technique.

Captures de cours d'eau, déboisement, peut-être oscillations du climat, entrent vraisemblablement en ligne de compte bien que le Professeur Gautier ne crût pas à un lien nécessaire entre cet assèchement et une modification du climat. S'agissant du Sahara soudanais et nigérien, il est possible que la capture du Niger par le Tilemsi ou l'oued Tamanrasset, aujourd'hui secs, suivant une loi géographique connue, ait asséché l'immense zone d'épandage que constituait le delta antérieur du fleuve avant que l'accès à la mer lui ait été ouvert. Ce siphonnage n'est peut-être qu'une hypothèse, mais voici un fait qui donne à penser : en 1932 on a trouvé, dans la région probable de cet ancien delta, au Nord-Est de Tombouctou, un fragment de mâchoire humaine, ce qui ne signifie rien quant au fait, mais aussi une énorme vertèbre de poisson, et des dents d'hippopotame ! Je les ai vus de mes yeux. On conviendra que c'est là un indice, sinon une preuve !

« La quantité absolue des eaux superficielles sahariennes va constamment en se raréfiant. Des fleuves comme le Niger et le Chari qui s'épandaient jadis dans des cuvettes terrestres ont été captés au profit de l'Océan et ont cessé d'irriguer le Sahara méridional » (Gautier).

Il y a des oueds morts, des oueds fossiles, des oueds dont le cours est devenu souterrain, comme l'Igharghar et l'oued

Mia. Le Tademaït est un vaste château d'eau souterrain.

Il y a d'autre part un facteur d'assèchement, palpable celui-là puisqu'il s'opère sous nos yeux, et qui joue au moins dans la zone pré-désertique : c'est la chèvre. Comme nous l'a fort pertinemment exposé ici-même notre Président, M. René Pinon, dans sa communication du 4 janvier, la chèvre est un des plus redoutables agents de la propagation du désert. Contrairement au mouton qui se contente de feuilles, elle mange la tête des arbustes épineux, si dense au bord du Niger moyen, par exemple. L'arbuste meurt, le sable cesse d'être fixé, la dune se forme et gagne, le désert avance. Au sommet de la boucle du Niger, le cours du fleuve est littéralement poussé, refoulé vers le Sud par la dune, et se rétrécit. A Tombouctou, il y a, ou il y avait, voici 40 ans, au saillant Nord de la ville, un bordj qu'on appelait le Fort Hugueny. Or, il fallait déjà, pour y pénétrer, descendre une pente sablonneuse assez forte. La dune menaçait de submerger ce môle comme une houle déferlante. Or, il y avait alors 10 ans à peine qu'il était construit.

A noter que cet ensablement a ses caprices, ses lois mal déterminées. Il suffit par endroits d'une carcasse de chameau pour donner naissance à une dune. Par contre, les rails de l'amorce du Transsaharien ne sont pas atteints par l'ensablement et il y a deux ou trois ans, peut-être encore à l'heure actuelle, les traces des autos de Leclerc sont demeurées visibles au Fezzan. Mystère !

Quelle est l'incidence de cet assèchement progressif du Sahara sur l'habitat humain ? Nous sommes ici au cœur du sujet qui nous intéresse.

Le Sahara, ai-je dit, se vide de nomades. Il n'est pas douteux que plusieurs causes, qui ne sont pas toutes d'ordre directement géographique, interviennent et interfèrent pour expliquer cette migration centrifuge. Je ne les examinerai pas toutes. Ce mouvement démographique se traduit dans les chiffres et sur une carte que le Centre d'Etudes islamiques est en train de faire établir, ou plutôt terminer, par des officiers spécialistes des questions du Sahara (Sahara algérien, mauritanien, soudanais, nigérien, tchadien) et qui donne, par signes conventionnels fort clairs, la densité des groupements nomades dans les zones considérées. Document extrêmement suggestif. La réalité saute aux yeux avec

la brutalité de l'évidence. La ligne des densités appréciables dessine une immense courbe enserrant une vaste tache blanche, vide, qui représente le Sahara algérien.

Sur la bordure méridionale du Sahara on remarque un fait très curieux : les nomades se tiennent à l'extérieur (au Sud) de l'isohyète (je m'excuse d'employer ce mot technique, un peu rébarbatif : il signifie les lieux d'égale pluviométrie) de l'isohyète de 100 mm. de précipitations annuelles : en gros, la ligne : Agadem-point entre Iférouane et Agadez-In Abbangarit-Sud de Kidal-Daïet-en-naharat (100 km. au Nord de Tombouctou) Oualata-Tichitt-point entre Tijikja et Chinguetti-Akjoujt-Naoukchott. Ces nomades-là ne sont plus des Sahariens.

Si vous le voulez bien, nous allons serrer la question de plus près en ce qui concerne les Touareg, ce qui me permettra de justifier par des précisions ce que j'ai eu l'occasion d'écrire ailleurs, non sans avoir trouvé des contradicteurs ou des sceptiques ; le pays des Touareg, c'est actuellement et depuis longtemps d'ailleurs, l'A. O. F. ».

Les Touareg, on le sait, se groupent en grandes confédérations de tribus : au Sahara algérien, ce sont les Hoggar et les Ajjer, ces derniers localisés dans le Tassili et mordant sur le Fezzan. Soit dit en passant, l'oasis de Rhât, chef-lieu de l'annexe des Ajjer, est toujours occupée par nos troupes, bien que juridiquement elle appartienne désormais à cette construction hybride qui a nom royaume de Libye, qui englobe ce Fezzan traversé et conquis par notre Leclerc. Il faudra un jour ou l'autre céder la place de sorte que les Ajjer seront coupés et répartis entre deux pays étrangers : inutile de souligner les inconvénients d'un système d'une absurdité aussi évidente !

En A. O. F. vivent et nomadisent les tribus Touareg réparties entre les confédérations Oulliminden au Soudan, Kel Oui dans l'Air, et les très nombreux groupements de la région de Tombouctou.

Voici des chiffres : ils parlent d'eux-mêmes.

Le groupement Hoggar représente 6.500 nomades, dont 5.000 Blancs ; le groupement Ajjer 9.000 âmes, dont 4.000 nomades et 5.000 sédentarisés.

L'effectif des Touareg du Soudan est de 164.000 ; ceux relevant du Territoire du Niger sont 293.000. Au total, près de 1/2 million.

Je m'empresse d'ajouter que dans ces chiffres sont compris les Noirs vivant avec les Touareg, les forgerons, les bergers, que nous appelons, au Soudan, Bellas, etc... Mais les hommes de cette catégorie figurent également dans les chiffres donnés pour les Hoggar et les Ajjer.

Ces Touareg de l'A. O. F. sont devenus des riverains du Niger. Bien mieux, ils ont franchi le fleuve, ils mordent largement sur la rive Sud, celle qu'au Soudan nous nommons le Gourma, la rive Nord étant le Aoussa.

On est un peu surpris de trouver au Sud d'un fleuve, dont le nom symbolise les pays noirs des hommes que l'on représente ordinairement comme de mystérieux (l'adjectif est à peu près obligatoire pour qui veut trouver des lecteurs ou des auditeurs sur le sujet), de mystérieux hommes voilés, armés de sabres, de lances, de boucliers en peau d'antilope, montant de grands mehara blancs ou fauves, avec le pommeau de la selle en forme de croix, en bref le Targui de cinéma ou de légende ou même — soyons juste — le Targui d'hier. Mais le fait est là : les Touareg riverains du Niger sont des cavaliers, des pasteurs de moutons et de bœufs, très nigrifiés d'ailleurs. Ce ne sont plus, à aucun degré, des Sahariens. Leurs chameaux non plus, au demeurant, habitués à boire presque tous les jours, et de surcroît trypanosomés, donc inaptes aux privations du désert.

Or, ces Touareg sont 50.0000 entre Niafunké et Gao presque cinq fois la population du Hoggar.

Il y a d'ailleurs deux siècles qu'ils sont venus là, appelés au secours par les Songhaï noirs contre leurs ennemis héréditaires, les Peuls : les Libérateurs sont devenus des occupants ; ce sont des choses qui arrivent...

Ils sont issus de la grande confédération Oulliminden qui, entre 1750 et 1880, domina la boucle du Niger de Goundam à Menaka.

Les Touareg tirent donc insensiblement vers le Sud. Un fait précis, encore que ne portant que sur un cas particulier. En 1945 (je me trouvais en inspection à Agadez), la tribu des Taïtoq, qui appartient au Hoggar, demanda à être rattachée à Agadez, c'est-à-dire au Territoire du Niger.

Quelles sont les causes de glissement vers le Sud ?

L'assèchement progressif du Sahara y joue très probablement un rôle.

D'autre part, et quoi qu'en puissent dire les tenants de la « départementalisation » du Sahara, curieusement masquée sous le vocable dangereux de « nationalisation », les courants commerciaux du Hoggar sont orientés Nord-Sud. Le sel d'Amador s'échange contre le mil, les étoffes, les zébus du Soudan et du Niger. Les échanges avec le Tidikelt (In Salah) sont faibles. L'attraction vers le Sud, vers des pâturages plus abondants et plus réguliers a suivi le sens des courants commerciaux encore que les Kel Ahaggar aiment leur âpre pays, et, émigrés, en conservent la nostalgie. Je dois même à la vérité d'ajouter qu'à la suite des pluies assez abondantes des dernières années, quelques Touareg remontent vers le Nord. Mais ce n'est là sans doute qu'un contre-courant saisonnier, temporaire.

Il est certain aussi que la pacification a privé les Touareg de leur principale source de richesse : la guerre et le pillage. Les combats qu'ils nous ont livrés ont décimé leur noblesse blanche et guerrière. L'affaire de Tit, en 1902, a fauché la fleur des combattants Hoggar ; leur puissance militaire ne s'en est jamais relevée. Lors de la révolte des Oulliminden en 1916-17, ceux-ci ont été décimés. Braves, les Touareg blancs se sont, comme toujours, engagés à fond pour entraîner leur piétaille noire. Leurs pertes furent sévères, particulièrement dans la région de Dori. Le seul combat de Tin Alabak coûta la vie à 62 nobles. On jugera de l'importance de la saignée en notant qu'une fraction noble, les Kel-Borom, ne comptait que 50 Imochar (les Imochar représentent chez les Touareg l'aristocratie de naissance : on les appelle, suivant les régions, Imochar, Imajeren, Imaziren, tant est variable la consonnance berbère).

D'autre part, nos concepts politiques et nos méthodes administratives ne pouvaient se concilier avec l'organisation de la société touarègue, basée sur l'inégalité des castes sur un échelonnement des valeurs entraînant un échelonnement des hiérarchies ; en haut les nobles, guerriers et chefs de bande ; plus bas les vassaux (imrads), puis les artisans, puis les marabouts, enfin les anciens esclaves ou bellas, bergers de chameaux et hommes de corvée. Mais il faut souligner tout de suite que ces soi-disant esclaves noirs étaient complètement intégrés dans cette société touarègue, bien plus complètement, certes, que ne le sont

les Noirs dans la société américaine. Ils faisaient partie du clan de la *gens*, dirais-je, si ce mot latin ne choquait en l'espèce. Leurs maîtres avaient envers eux des devoirs qu'ils ne méconnaissaient pas ; ils en faisaient parfois leurs hommes de confiance ; les vieux serviteurs continuaient d'être hébergés et nourris. Parlant le tamacheq, s'habillant à la mode touarègue, ces pseudo-esclaves ne demandaient pas à quitter leur état. Déjà à l'époque de la conquête, Hourst écrivait : « La sujétion des Touareg sur leurs Noirs est très douce » et le D^r Richer, en 1920 : « La condition des captifs est bien supérieure à ce qu'elle est dans les sociétés noires ; les captifs libérés par nous sont retournés avec leurs maîtres, alors qu'en pays noir au contraire, libérés de leurs maîtres, ils ont été enchantés et sont allés peupler les villages de liberté ».

Ces anciens captifs étaient si complètement intégrés dans la société touarègue que, d'après le recensement de 1950 dans la subdivision de Rharous qui englobe les 3/4 du Gourma, sur 28.000 Bellas et 2.000 forgerons, moins de mille étaient sédentaires, les autres semi-nomades. En regard de ce chiffre, moins de 1.000 purs Touareg blancs.

Au surplus, pourquoi nous étonner ? Nous avons tenu l'Afrique avec une poignée de Blancs.

Il demeure incontestable que nous avons tout fait pour dissocier, pour démolir la société touarègue, au moins en A. O. F. D'abord par politique égalitaire, ensuite par le contact que notre administration lui impose avec les Noirs : infirmiers, vétérinaires, postiers, chauffeurs, interprètes, voire fonctionnaires comme l'« agent spécial » qui est un représentant de l'administration des finances.

La réaction a été conforme à la mentalité des Touareg ; ceux-ci laissent volontiers à des Noirs les fonctions qu'ils ne voudraient pas assumer eux-mêmes. Ils avouent ne tolérer leur présence et leur action que parce que nous sommes là. Opinion partagée d'ailleurs par tous les nomades blancs d'A. O. F.

Mais en même temps, chose curieuse, la nigrification progressive des Touareg de la boucle du Niger se poursuit indéniablement. Elle est liée à leur goût pour les concubines noires, à la faible prolificité de la femme touarègue blanche, assujettie par tradition à des coutumes déplorables comme le véritable gavage de lait entraînant parfois une

obésité monstrueuse. Elle a d'ailleurs sauvé de l'extinction une race blanche déficiente physiquement, atteinte entre autres par la tuberculose. Cette nigrification procède d'autres causes aussi.

Chez les Peuls, nomades comme les Touareg, et dont la structure sociale s'apparente à la leur, le même phénomène est constatable.

Quoi qu'il en soit, en dernière analyse, les Touareg, du moins ceux de la boucle du Niger, sont de plus en plus aspirés vers le Sud. Il est extrêmement curieux de noter que la limite méridionale de leur habitat atteint dès à présent l'isohyète de 500 m/m. Ils arrivent déjà à la frontière de la Nigeria britannique et à la limite Nord de la Haute-Volta. Ils finiront peut-être par entamer la Côte d'Ivoire ! Pour d'anciens sahariens, c'est un record !

Messieurs, je n'ai déjà été que trop long sur un sujet assez aride. Je ne voudrais surtout pas poser au savant, et je m'en tiens au rapport de quelques faits, à la référence à quelques chiffres puisés à des sources sûres. A d'autres plus qualifiés le soin de tirer des conclusions valables. Je serais heureux si j'ai pu simplement attirer votre attention sur un des aspects de la question saharienne, sur le courant continu d'émigration vers le Sud d'une partie au moins des nomades, et, par voie de conséquence, sur le problème que poserait ou posera le facteur main-d'œuvre quant à l'exploitation éventuelle des richesses que des spécialistes nous affirment y avoir trouvées.

M. le Président PINON. — Nous vous remercions, mon Général, de votre très intéressante communication. Elle nous a appris beaucoup de choses — du moins à moi — et je demanderai à nos confrères si l'un d'entre eux a des observations à faire.

M. Maurice MERCIER. — Monsieur le Président, mes chers Confrères, si je me permets de prendre la parole après une personne aussi qualifiée que le Général de Boisboissel, qui vient de nous tenir sous le charme d'un intérêt prodigieux, c'est que la Revue *Etudes*, d'avril, vient de publier, sous la signature de Robert Montagne, Directeur du Centre des Hautes Etudes d'administration musulmane, un très bel article qui, à certains points de vue, confine à ce que vient de nous apprendre le Général de Boisboissel. Il explique, comme le général nous l'a dit, le fait que le Sahara se vide de tous nomades et en fait remonter la cause à la paix française.

M. Mercier lit quelques passages caractéristiques de l'article de notre confrère Montagne.

Continuant ensuite sa démonstration, l'auteur montre comment le Sahara doit devenir l'infrastructure de l'aviation dans un conflit éventuel prochain ou dans un coup d'arrêt à la guerre prochaine.

Je vous lis ces lignes pour affirmer que la thèse qui a été exposée ici, sous les auspices de notre cher Vice-Président, n'est pas antagoniste de celle du Général et que nous faisons chacun, en notre qualité de Français, les efforts que nous pouvons pour la réalisation d'une œuvre française. Si jamais ce remembrement du Sahara avait lieu, nul doute que la pépinière dans laquelle on choisirait les cadres serait précisément celle du Général de Boisboissel et de ses officiers du Bureau arabe, qui sont tous pénétrés de l'esprit de Lyautey ; ils formeraient la pépinière naturelle du recrutement des hommes nécessaires à ce Sahara de l'avenir.

Général de BOISBOISSEL. — Je suis particulièrement heureux de rencontrer, au moins sur l'essentiel, mon vieux condisciple Montagne. Je voudrais rectifier une petite erreur qui lui a échappé, une erreur historique. Ce n'est pas la mort de Laperrine qui a mis fin à la coordination. Quand il est mort il commandait les divisions d'Alger.

Je dois dire que ce commandement, qui était un commandement correspondant à des nécessités de guerre (il excluait la Mauritanie et le Tibesti) n'a pas été sans frictions. J'ai entre les mains les souvenirs du Général Bonnier ; si j'avais pu trouver un éditeur ce serait déjà fait, mais je voudrais les faire éditer un jour car ils sont d'un intérêt énorme concernant les campagnes du Soudan avec Archinard, etc... Donc le commandement de Laperrine n'est pas allé sans frictions. C'était un commandement de guerre mais fondamentalement les territoires — on disait alors colonies — restaient rattachés à leur administration originelle au point de vue budget, administration des nomades, etc... tout ce qui n'était pas pacification. C'était en somme une espèce d'hypothèque, d'option. Tombouctou était inclus dans le commandement de Laperrine et il y tenait beaucoup car il avait encore sur le cœur l'affaire de Timiaouine. Il avait dit : « Je reviendrai ». Il ne faut donc pas faire commencer la carrière de Laperrine au Sahara. Avant de mettre le pied sur le sol saharien il avait déjà six ans de baroud. Sa carrière remonte au Niger.

Il y avait aussi des questions de personnes. Le général Bonnier n'était pas d'un caractère aisé. Le général Nivelles avait freiné... Mais je veux souligner ces commandements inter-colonies. Le commandement du général Giraud a soulevé des difficultés, mais c'était plus facile à résoudre entre pays voisins, participant de la même formation professionnelle chez les officiers alors que la formation des administrateurs coloniaux n'était pas la même que celle des officiers du Bureau arabe d'Algérie, parce que les traditions ne sont pas les mêmes. Il faut conduire un peuple nomade avec le souci de comprendre ses traditions. Ce n'est pas la mort de Laperrine qui a mis fin à ce commandement. Le général Laperrine a eu une malchance.

C'est le général Nivelle qui devait monter dans l'avion ; il a pris sa place et vous savez la suite.

M. LEMAIGNEN. — Je voudrais ajouter un détail pittoresque quant à l'attraction vers le Sud et la nigrification des Touareg. Il existe au Sud, dans la boucle du Niger, une ville pittoresque qui s'appelle Hombori. Elle est située d'un façon charmante et gouvernée par un roi qui s'appelait Baloubo — je crois qu'il est mort maintenant — ; il est venu ici pour l'Exposition Coloniale. Hombori est une sorte de Montmartre africain. Le roi a un gouvernement, un ministère et un corps de ballet qui n'est pas une des moindres ressources de recettes budgétaires. Cette région est très fréquemment parcourue par les Touareg et ils sont très nombreux. Ils venaient autrefois pour razzier les populations ; ils viennent maintenant dans des buts plus pacifiques. Baloubo et sa cour ont fait beaucoup d'efforts pour attirer les Touareg, car pour l'élément féminin comme pour l'élément masculin — qui bénéficie directement des prestations féminines — leur présence est une source de richesse. Tout cela a fait qu'au cours de ces séjours les Touareg ont trouvé cette région plus confortable et plus heureuse que celle où ils habitent généralement. Et les conquêtes féminines, qu'ils étaient susceptibles de faire — sans beaucoup de difficultés d'ailleurs — beaucoup étaient de race noire, et les habitaient à ce genre de compagnie. Dans certains cas il y avait une certaine fixation. C'était l'un des éléments, non négligeables, de l'attraction.

Général de BOISBOISSEL. — Très certainement, « cherchez la femme... » c'est une des raisons. Cette nigrification a sauvé la race Touareg, de même que l'immigration jaune a sauvé la race polynésienne dans les îles du Pacifique qui, sans elle, aurait disparu par déficience, par extinction.

M. BARQUISSAU. — J'ai suivi avec le plus vif intérêt la communication du général de Boisboissel, car j'étais encore sous le charme de cette causerie et j'admiraais comment le général de Boisboissel étudiait les fluctuations de la civilisation au moyen de renseignements zoologiques, démographiques, et l'intérêt qu'il prenait à considérer le va-et-vient de cette population à travers ce qui nous apparaît aujourd'hui comme un désert et pourra peut-être être demain l'un des principaux foyers de la civilisation future — dans tous les sens du mot — du monde de l'avenir, lorsque notre confrère Mercier m'a brutalement ramené sur la terre en lisant des pages de cette étude de Robert Montagne qui semble, si je l'ai bien comprise à la lecture, considérer surtout l'intérêt stratégique que peut présenter un immense bastion désert au cœur de notre Afrique. J'ai été véritablement surpris dans ma candeur naïve de voir ce civil attacher une telle importance à des considérations d'ordre militaire, alors qu'un militaire — et non un des moindres — venait d'étudier l'intérêt pacifique de ces pays. Et je pensais qu'un militaire comme le Général Laperrine et une sorte de saint comme le Père de Foucauld, étaient beaucoup plus préoccupés de l'évolution pacifique du Sahara que les civils semblent l'être de son évolution militaire.

Je souhaiterais donc que les travaux de notre Académie puissent toujours s'orienter davantage vers le développement de la civilisation et un peu moins vers son développement militaire par des considérations stratégiques.

M. MERCIER. — Je proteste contre l'accusation d'avoir soutenu une thèse militaire en lisant un article de Robert Montagne qui n'a pas spécialement un but militaire. La question du Sahara n'a rien à faire avec des points de vue stratégiques. Que le point de vue stratégique intervienne accessoirement, bien entendu, mais ce n'est pas le fond de l'article de M. Montagne.

Général de BOISBOISSEL. — C'est une toute autre question.

M. le Président PINON. — Nous remercions une fois de plus le Général de Boisboissel de sa très intéressante communication.



UN COMPAGNON DE SAVORGNAN DE BRAZZA
LE LIEUTENANT DE VAISSEAU GABRIEL FELIX
FILS DE RACHEL

par le Commandant ROUCH

La tragédienne Rachel avait eu deux fils, qu'elle adorait.

Le premier, du Comte Waleski, né lui-même des relations de la belle Comtesse Waleska avec Napoléon I^{er}. Waleski reconnut ce fils, qui porta le nom d'Alexandre Waleski, et fit une honorable carrière diplomatique, qui se termina au Consulat Général de France à Turin en 1888.

Le deuxième fils de Rachel, Gabriel Victor, était né à Neuilly le 26 janvier 1848. Il était le fils d'Arthur Bertrand, dont le père, le général Bertrand, avait suivi Napoléon à Sainte-Hélène, où lui-même était né. A aucun moment Arthur Bertrand ne songea à reconnaître le fils de Rachel, lequel toute sa vie porta le nom de Félix, qui était celui de sa mère.

Gabriel Victor Félix avait dix ans lorsque Rachel mourut. Il fut recueilli par ses grands-parents, et ce fut surtout Dinah Félix, sœur de Rachel, qui s'occupa de lui. Elle le mit interne au Collège Sainte-Barbe, où il prépara l'Ecole Navale. Il y fut reçu en 1864.

En 1867, il est embarqué comme aspirant de première classe sur le *Solférino*.

Pendant la guerre de 1870, il fait preuve d'une grande bravoure. Il est blessé à la face au combat de Pont-Noyelle le 23 décembre 1870. Cette blessure, dont il porta les marques toute sa vie lui valut la croix de la Légion d'honneur.

Promu lieutenant de vaisseau en 1878, Félix ne cesse de demander des congés à demi-solde pour affaires personnelles, ou des congés de convalescence que nécessitait une maladie qu'il avait contractée en 1877, et que les traitements médicaux empiriques de l'époque n'arrivaient pas à guérir.

Rachel avait une fortune qualifiée d'énorme par les contemporains ; mais il est probable que les grands-parents

Félix n'en avaient laissé au jeune Gabriel que quelques bribes, car pendant les nombreux séjours qu'il fit à Paris, où il eut des fréquentations sur lesquelles il vaut mieux ne pas insister, il contracta des dettes qui, sans être considérables — il ne s'agissait que de quelques milliers de francs — lui attirèrent mille ennuis : ces créanciers n'hésitèrent pas en effet à s'adresser à la Marine pour se faire payer, et à poursuivre le jeune officier jusque dans ses escales hors de France.

De 1881 à 1885, il embarque sur le *Catinat*, ponton stationnaire de la division navale des côtes occidentales d'Afrique. C'est, après la guerre de 1870, la partie la plus brillante de sa carrière. Il a l'occasion de se distinguer au Gabon, où il commande successivement plusieurs petits bâtiments de rivière, mérite deux témoignages officiels de satisfaction ; sa connaissance profonde des indigènes et de leur langue le fait proposer pour occuper des postes importants dans l'Administration locale. Entre temps, en 1884 Félix rédige des « considérations sur la méthode des distances lunaires », qui méritent les éloges du Comité Hydrographique, qui les fait publier dans la Revue Maritime (Tome LXXXIII).

Rentré en France en 1885 après quatre années de séjour ininterrompu dans notre nouvelle colonie, Félix, retombe vite dans ses mauvaises habitudes. Il a la chance d'être demandé par Savorgnan de Brazza pour participer à l'exploration du Congo Français « M. Gabriel Félix, lieutenant de vaisseau, écrit Brazza, me paraît seul capable, vu sa connaissance de la contrée, de diriger une expédition de ce genre. » Félix portait alors le titre officiel de « Chef d'exploitation », et il contribua avec plusieurs autres officiers de marine à établir les cartes de la colonie.

Il fut d'abord chargé d'explorer, en partant de Njolé sur l'Ogooué, la région comprise entre ce fleuve et le fleuve Muni au Nord, aux confins des territoires placés sous la souveraineté espagnole. Il lui était recommandé de lier des relations amicales avec les chefs de tribus, « en évitant tout conflit ». Tous ceux qui ont pris part à des missions coloniales savent par expérience que ces derniers mots terminent toujours les instructions officielles. Comme s'il était commode dans un pays neuf, aux frontières mal déterminées, d'éviter des conflits ! La mission de Félix ne tarda

pas à donner lieu à des incidents. Il fit preuve dès le début d'une grande indépendance, ce qui peut être considéré aussi bien comme une qualité que comme un défaut, surtout de la part d'un homme qui avait une grande expérience de la région. Cette indépendance fut vite taxée d'insubordination. Félix se souciait assez peu des rappels à l'ordre qu'il recevait. On ne sait pas bien comment tout cela aurait pu se terminer si son état de santé n'avait pas mis fin à la polémique, qui s'était amplifiée au point que le ministre de la Marine et le ministre des Affaires Étrangères échangeaient à Paris à son sujet des lettres aigres-douces, sur ce ton de courtoisie parfaite dont les bureaux de cette époque n'avaient pas encore perdu l'habitude.

Comme conséquence en effet de la maladie à laquelle nous avons fait allusion tout à l'heure, Félix ressentit bientôt des troubles cérébraux qui l'obligèrent à un traitement dans l'hôpital de Libreville et à une convalescence au cap Lopez. Dès qu'il se crut rétabli, au mois de juin 1887, il demanda à reprendre l'exploration qu'il avait dû interrompre. Savorgnan de Brazza lui donna le commandement de la canonnière *Djoué*, qui travaillait sur l'Oubanghi, l'Alima et le Congo et était chargée de ravitailler la nouvelle côte de Brazzaville.

Félix ne paraît pas s'être acquitté d'une façon parfaite de cette mission, qui comportait d'ailleurs des navigations difficiles sur des rivières mal connues. Les rapports que reçoit le ministère lui reprochent de mal manœuvrer, de mouiller avec trop d'erre... ce sont des vétilles qu'on s'étonne de trouver dans des rapports officiels, alors que tout un empire était à explorer et à organiser. Toujours selon les mêmes rapports, le moral de Félix aurait été très bas, il prenait le moindre bobo pour une plaie incurable — il avait peut être des raisons personnelles de le craindre, que ses chefs ignoraient. — Par surcroît, les réclamations de ses créanciers, transmises par la voie officielle, envenimaient encore les choses dans ce climat malsain et surchauffé, où se débattaient tous ces pionniers dans un dénuement et un manque de confort souvent extrêmes.

Il finit par être débarqué pour raisons de santé, raisons plus graves qu'on ne le supposait, car il mourut bientôt dans des circonstances lamentables, que tous les coloniaux

peuvent facilement évoquer, car elles ne furent pas, hélas, une exception.

Débarqué donc de son commandement de la canonnière *Djoué* au mois d'octobre 1888, Félix s'alita dans le petit poste de Liranga, sur le Congo, à 3 km. en aval du confluent de l'Oubanghi. Le chef de poste Decressac-Villagrand a donné tous les détails de l'évolution rapide de la dysenterie qui se déclara le 11 octobre. Il n'y avait aucun médecin dans le voisinage ; la thérapeutique toute empirique de Decressac-Villagrand compliquée par les caprices et les violences de Félix, ne pouvait avoir de résultat, surtout étant donné l'état général précaire du patient. Le 19 octobre 1888, après une agonie douloureuse, le fils de Rachel mourut ; il avait 40 ans 10 mois. Decressac-Villagrand le fit enterrer le jour même dans un bosquet à 300 m. du poste. Le 18 novembre, un service religieux fut célébré à Brazzaville devant la plupart des officiers, fonctionnaires, commerçants français et les autorités belges de Léopoldville. Le lieutenant de vaisseau Gabriel Félix, quels qu'aient été ses défauts, méritait le titre qui efface bien des erreurs : Mort pour la France.

D^r P. J. SAMUEL CRAMER (1879-1952)

par M. Aug. CHEVALIER

Tout récemment nous parvenait la nouvelle de la mort de notre excellent ami, le D^r P. J. S. Cramer, un des meilleurs spécialistes de l'agriculture tropicale et de l'amélioration des plantes cultivées dans les pays tropicaux. Une amitié qui remonte à une quarantaine d'années nous unissait et nous eûmes en 1914 le grand plaisir de pouvoir visiter, conduit par lui pendant plusieurs semaines, une grande partie de l'île de Java, visitant les principales grandes plantations d'arbres à caoutchouc, de caféiers, de quinquinas, de canne à sucre, les beaux jardins botaniques et stations expérimentales de Buitenzorg, Tjibodas, Passeroan, les collections d'arbres fruitiers, les stations consacrées aux cultures indigènes et une foule d'établissements et de laboratoires créés par le génial Professeur Melchior Treub qui venait de se retirer en Europe peu de temps auparavant après avoir passé 25 années dans les Indes néerlandaises.

Cramer, né le 29 novembre 1879 à Lonneker (Hollande) avait fait ses études supérieures en Hollande de 1898 à 1905. Il eut comme premier patron, en Botanique, le célèbre Professeur Hugo de Vries et il devint son assistant à l'Université d'Amsterdam avant de partir aux Indes Néerlandaises et dans d'autres pays d'Outre-mer. Il aida H. de Vries dans ses recherches bibliographiques et il fit des investigations dans les revues horticoles de l'époque et antérieures: sur les mutations, hybrides, variations, monstruosité, xénies, etc., etc., cités dans ces revues et concernant des plantes de jardins: *Azalea*, *Bégonia*, *Camellia*, *Dahlia*, *Dianthus*, *Iris*, *Pirus*, *Pélarгонium*, etc. Nous avons été surpris que ni H. de Vries, ni Blaringhem ne citent Cramer dans leurs publications sur la Théorie de la Mutation (1908). C'est à ces recherches qu'est consacrée la thèse de doctorat ès-sciences subie par Cramer à l'Université d'Amsterdam en juin 1905. Il publia du reste en 1907 un ouvrage in-4^o de 474 p. sur le sujet suivant: *Kritische übersicht der Knospvariation*, qui comprend 38 chapitres, où il passe en revue toutes les variations et anomalies qu'il a étudiées.

A partir de 1905, il vient à Buitenzorg, mis à la disposition de M. Treub comme assistant, puis Chef des Laboratoires botaniques (1908) au département d'Agriculture des Indes néerlandaises. Treub était alors le plus grand savant du monde en botanique tropicale et en sciences agricoles. En 1909, Cramer vient en mission au Tonkin, il est devenu spécialiste de la culture des Caféiers et comme une grave maladie, causée par un insecte foreur sévissait sur les Caféiers de l'Indochine, le Gouverneur Général de ce pays, sur la suggestion de G. Capus pria Treub d'envoyer un spécialiste. Cramer fut désigné pour cette mission. Ce fut son premier contact avec l'Indochine et c'est cet événement qui devait me mettre en rapport avec Cramer. De 1905 à 1909, je m'étais consacré à l'étude des Caféiers sauvages en Afrique Occidentale et Centrale. Au moment où je m'apprêtais à aller en Indochine, en 1912, Cramer vint me voir au Muséum de Paris pour m'entretenir des Caféiers africains qu'il cultivait et étudiait à Buitenzorg ; il m'entretint de ses observations au Tonkin et il m'invita à venir à Java après mon voyage en Indochine pour voir ses Caféiers sélectionnés et c'est ainsi que s'établirent nos relations amicales et nos échanges de vues sur les cultures tropicales. J'eus encore la joie de le voir à Paris deux ou trois fois avant sa mort.

En 1913, P. J. S. Cramer publia l'ouvrage suivant sur la variabilité des caféiers qui est probablement le travail le plus important qu'il ait réalisé : *Gegevens over de Variabiliteit van de in Nederlandsch-Indie Verbouwde Koffie-Soorten* (Vol. de 696 p. gr. in-8°, publié par le Département d'Agriculture des Indes néerlandaises).

De 1910 à 1912, Cramer fut détaché comme directeur du Service d'Agriculture à Surinam (Guyane hollandaise). Nous pensons que c'est à cette époque qu'il put faire une courte excursion dans l'Amazone et recueillir des graines de divers *Hévéa brasiliensis* sauvages qu'il sema ensuite à Buitenzorg et qui lui montrèrent la variabilité de cet arbre à caoutchouc qui devait bientôt l'inciter à utiliser la greffe. Cette découverte allait amener la transformation de la culture de l'Hévéa en Malaisie, en Indochine et dans d'autres pays.

Au cours de sa vie active Cramer fit de nombreux voyages d'études comme conseiller technique de nombreuses sociétés, notamment la Société Dunlop. En 1909-

1919 il voyagea en Malaisie britannique et à Ceylan, puis à Trinidad et en Guyane anglaise en 1911, aux Indes occidentales et dans le bassin de l'Amazone en 1912-1913, aux Etats-Unis en 1919-1920, au Japon et aux Hawaï en 1924, en Annam et au Tonkin en 1926, en Ethiopie en 1928. Depuis 1928 jusqu'en 1939 parvenu à la retraite, il fit des visites annuelles en tant que Conseiller scientifique à Ceylan, aux Indes anglaises, en Malaisie britannique, aux Indes néerlandaises, en Indochine et au Congo belge. Il était devenu le grand spécialiste de la culture de l'Hévéa et des Caféiers que l'on consultait à tout propos et dont les conseils étaient toujours écoutés. Il assiste encore en mai 1940 au Congrès sur l'Hévéa tenu alors à Paris et où il fit une communication remarquable sur l'Hévéa aux Indes néerlandaises ; il nous remit son manuscrit que nous avons publié en 1941.

L'Europe occidentale allait être occupée dès juin 1941 par les Allemands. Cramer prévint cette occupation et il partit à Java. Il n'avait pas prévu l'occupation japonaise. Il resta libre jusqu'en 1942 mais il fut alors interné au camp des civils « Beatrix » et il ne put rentrer en Hollande auprès de sa famille qu'en 1946. Cet internement altéra beaucoup sa santé.

A la fondation, en 1922, l'Académie des Sciences coloniales l'avait élu parmi ses premiers correspondants.

En 1937, Cramer avait été nommé Maître de Conférences à Leyde et à l'Ecole d'Agriculture de Wageningen ; en 1948, il devint professeur de l'Economie de l'Agriculture tropicale à l'Université d'Utrecht et membre de la Faculté des Sciences Coloniales de Belgique, puis officier de l'Ordre d'Oranje-Nassau. Il était toujours le Conseiller de l'I. N. E. A. C. au Congo belge pour les cultures tropicales. Notre ami P. J. S. Cramer est mort subitement le 23 mars 1952 à Wassenaar, victime sans doute des mauvaises conditions dans lesquelles il avait vécu pendant son internement à Java. Nous adressons à Mme A. P. Cramer-van Deventer et à ses enfants nos condoléances attristées.

* * *

Nous ne pouvons citer ici tous les travaux publiés par P. J. S. Cramer. Il s'est occupé surtout des arbres et arbustes cultivés dans le Moyen-Orient, aux Indes, en Malaisie et au Viet-Nam : Hevea, Caféiers, Palmiers et des plantes de couverture. Il a joué un grand rôle pour l'amélioration des

arbres à caoutchouc pour le greffage et aussi pour la multiplication par graines sélectionnées pour faire le tri des jeunes plants. Il inventa le couteau Testalex, un appareil spécial qui permet de saigner de tout jeunes plants en faisant plusieurs encoches ; on peut ainsi se rendre compte de bonne heure si les arbres à l'état adulte seront de bons producteurs. En 1940, il pensait que les bons clones pouvaient encore être très améliorés, mais beaucoup de recherches, écrivait-il, sont encore nécessaires. En 1951, il publia dans le *Bulletin agricole du Congo belge* une note sur l'historique et l'amélioration de la méthode Testalex pour la saignée de l'Hévéa.

Pour l'amélioration des rendements des caféiers et dans la lutte contre les maladies, Cramer a fait réaliser aussi beaucoup de progrès par le greffage, l'hybridation et le choix des arbustes d'ombrage. Nous donnons ci-dessous la liste des travaux de notre ami qui furent publiés dans la *Revue de Botanique Appliquée et d'Agriculture tropicale* (1). Il y a une vingtaine d'années il s'était occupé aussi de l'étude des Cocotiers et de leur sélection. Il y a deux ans il publia un travail sur la comparaison entre le Cocotier et l'Elaeis et pour diverses régions il donnait la préférence au Cocotier. Les travaux pratiques de Cramer sur l'amélioration des plantes cultivées avaient toujours pour base des recherches scientifiques expérimentales et c'est pour cette raison qu'elles avaient toujours un grand succès, aussi son œuvre devra toujours être citée comme exemple aux jeunes agronomes tropicaux qui opèrent si souvent à tâtons et sans bases scientifiques suffisantes.

(1) Travaux de P. J. S. Cramer publiés par la R. B. A. de 1923 à 1941 :

- CRAMER P. J. S. — La culture de la Patate à Java. III, 1923, p. 233-241.
— Essais sur l'emploi des Légumineuses comme engrais verts à Java. IV, 1924, p. 164-170.
— Les Hévéas greffés pendant la première année d'expérience. Leur croissance, leur production. V, 1925, p. 452-456.
— La restriction de la production du Caoutchouc et les producteurs hollandais. XI, 1931, p. 891-903, 972-977.
— Le greffage de l'Hévéa en Indochine, XIII, 1933, p. 97-104.
CRAMER P. J. S., DE DIAS C. E. A., ROY BERTRAND H. W., TAYLOR R. A., et HEUSSER et HENRY V. — Amélioration du rendement des plantations d'Hévéas par la sélection des semences et le greffage. VII, 1927, p. 343-346.
CRAMER P. J. S. D^r. — La production du Caoutchouc aux Indes Néerlandaises. XXI, 1941, p. 157-206 ; 425-457 (Mémoire présenté au Congrès du Caoutchouc de mai 1940, publié en 1941).

PRÉSENTATION D'OUVRAGES

M. CAROUGEAU. — J'ai l'honneur d'apporter à la Bibliothèque de l'Académie un important mémoire, présenté comme thèse de Doctorat Vétérinaire, en 1950, par M. Philippe Dewailly. Ce travail est consacré à l'étude des Coléoptères Melolonthini de Madagascar. Il a été récompensé d'une médaille d'argent. C'est dire qu'il est remarquable. Il comporte 250 pages de texte et 120 belles figures. M. Dewailly a étudié et classé ces Coléoptères, dont beaucoup sont nouveaux, sur des insectes envoyés de Madagascar, d'autres appartenant aux collections du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, du British Museum de Londres, etc.

C'est une étude difficile, particulièrement délicate, que l'auteur a eu beaucoup de mérite à entreprendre et à mener à bonne fin. Elle offre un grand intérêt et apporte à l'entomologie de Madagascar une contribution considérable.

M. G. GRANDIDIER. — Dans la longue bibliographie qui termine ce chapitre figurent des ouvrages de première importance pour les travailleurs, mais qui, par leur valeur documentaire, par l'étendue de la question qu'ils traitent, défient toute analyse ; au nom de l'Académie, je dois donc me contenter d'être l'interprète des remerciements que celle-ci adresse aux donateurs.

Parmi ces volumes récemment entrés à notre bibliothèque, je dois citer le *Précis de droit des Pays d'outre-mer* par MM. Louis Rolland et Pierre Lampué que vient d'éditer la Librairie Dalloz et en féliciter les auteurs ainsi que, d'autre part, M. A. Jean pour son *Traité de l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux et de l'impôt sur le chiffre d'affaires en A. E. F. et au Cameroun* ; cette dernière œuvre plus spécialisée tant par son objet que par sa localisation géographique est indispensable à tous les hommes d'affaires et fonctionnaires de la région.

Dans un autre chapitre documentaire de notre bibliothèque vient d'entrer le *Guide Michelin-France 1952* dont la grande maison de pneus a fait hommage à notre Compagnie ; cet important recueil est non seulement la source de renseignements la plus sûre pour les touristes, mais par l'importance, la précision des chiffres qu'il contient constitue aussi une mine inépuisable de détails utiles aux travailleurs ; il faut louer la maison Michelin de l'organisation scientifique qui lui permet de sortir chaque année, en le perfectionnant, un tel Guide.

BIBLIOGRAPHIE

- DEWAILLY (Philippe). — *Coléoptères Melolonthini de Madagascar*. Paris, 1950, in-4°, 254 pages avec fig. [Thèse de doctorat vétérinaire] (Don de M. Carougeau).
- JEAN (A.). — *Traité de l'impôt sur les bénéfiques industriels et commerciaux et de l'impôt sur le chiffre d'affaires en A.E.F. et au Cameroun*. Paris, les Etudes fiscales africaines édit., 1952, in-12°, 372 pages (Don de l'auteur).
- JADIN (D^r J.), FAIN (D^r A.) et RUPP (H.). — *Lutte anti-malarienne étendue en zone rurale au moyen de D.D.T. à Astrida, Ruanda-Urundi*. Bruxelles, Inst. roy. col. belg. 1952, in-8°, 47 pages avec phot. et graph.
- VERDICK (Edgard). — *Les premiers jours au Katanga (1890-1903)*. Bruxelles, Comité spécial du Katanga, 1952, in-8°, 199 pages avec phot. (Don de l'éditeur).
- CRUXENT (J. M.). — *Hallazgo de vasijas funerarias en el rio Vigirimita (Guacara. Edo. Carabobo)*. Caracas, Venezuela, extrait de Acta venezolana, 1948, in-8°, 4 pages avec fig. (Don de l'auteur).
- DUPOUY (Walter), REQUENA (Antonio) et CRUXENT (J. M.). — *La estacion arqueologica del rio Memo, estado Guarico, Venezuela*. Caracas, extrait de Acta venezolana, 1948, in-8°, 62 pages avec cartes et fig. (Don des auteurs).
- ROLLAND (Louis) et LAMPUÉ (Pierre). — *Précis de droit des Pays d'outre-mer (Territoires, Départements, Etats associés)* Paris, Librairie Dalloz, 1952, in-12°, 596 pages (Don de l'éditeur).
- FUSTER CASAS (Jose Maria). — *Estudio petrografico de la Guinea continental Española*. Madrid, Instituto de estudios africanos, 1951, in-8°, 359 pages avec carte, phot. illust.
- MIRALLES DE IMPERIAL Y GOMEZ (Claudio). — *Angola en tiempos de Felipe II y de Felipe III*. Madrid, Inst. de estud. afric., 1951, in-8°, 81 pages avec cartes.
- ALIA MEDINA (Manuel). — *Datos geomorfologicos de la Guinea continental española*. Madrid, Inst. de estud. afric., 1951, in-8°, 65 pages avec pl. et diag.
- GUINEA (Emilio). — *En el pais de los Lapones*. Madrid, Inst. de estud. afric., 1951, in-8°, 225 pages avec carte, pl. et illust.
- FIGUERAS (Tomas Garcia) y RODA JIMENEZ (Rafael de). — *Economia social de Marruecos*, tomo I. Madrid, Inst. de

- estud. afric., 1950, in-8°, 406 pages avec cartes, plans et pl.
- DOMENECK LAFUENTE (A.). — *Del Islam*. Madrid, Inst. de estud. afric., 1950, in-8°, 103 pages avec cartes.
- BENUMEYA (Rodolfo Gil). — *Historia de la politica arabe*. Madrid, Inst. de estud. afric., 1951, in-8°, 221 pages.
- COVIT (Bernard). — *Official directory and guide book for Tahiti*. San Francisco, 1952, in-8°, 138 pages (*Don de l'auteur*).
- VILLOT (Roland). — *Arzeu et son histoire*. Oran, L. Fouque édit., 1952, in-4°, 162 pages avec cartes, graph. et illust. (*Don de l'auteur*).
- COURTOIS (Christian). — *Timgad, antique Thamugadi*. Alger, Imp. offic. édit., 1951, in-8°, 104 pages avec cartes, plans et illust. (*Don du Gouv. gén. de l'Algérie*).
- BERTHIER (André). — *Tiddis, antique Castellum tidditanorum*. Alger, Imp. offic. édit., 1951, in-8°, 56 pages avec plan et illust. (*Don du Gouverneur gén. de l'Algérie*).
- ****. — *Le Musée Savorgnan de Brazza à Alger*. Alger, Imp. offic. édit., 1952, in-12°, 47 pages avec portraits et pl. (*Don du Gouv. gén. de l'Algérie*).
- SOCQUET (Mgr). — *Manuel-Grammaire Mossi*. Dakar, I. F. A. N., Initiations africaines IV, 1952, 87 pages.
- ****. — *Guide Michelin France 1952*. Paris, Services du Tourisme Michelin édit., 1952, in-12°, 879 pages avec cartes, plans, etc. (*Don de la Soc. du Pneu Michelin*).

CARTES PUBLIÉES PAR L'I.G.N.

en janvier 1952

MAROC au 50.000° (Ed. Pr. au 40.000°) :

Aïn el Behira.
Guercif.
Safsafat.

ALGÉRIE au 50.000° (Ed. Pr. au 40.000°) :

El Maï.
El Madani.
Oglat Touila.
Le Kreider.
Sfisifa.

en février 1952

GUADELOUPE au 20.000° :

Les Saintes.

A.O.F. au 20.000° :

Pout.

ALGÉRIE au 50.000° (Ed. Déf.) :

Bir el Ater.

TUNISIE au 50.000° (Ed. Déf.) :

Cap Bon.

Djebel Selloum.

MAROC au 50.000° (Ed. Déf.) :

Aït Ourir.

Kelaa des Srarhna.

Marrakech-Gueliz.

Méchra el Homri.

MARTINIQUE au 50.000° :

Trinité François.

A.O.F. au 200.000° :

Bamako Est.

INDOCHINE au 400.000° :

Lang-Son.

Lao-Kay.

Ban Houei Sai.

Luang Prabang.

Son'-Tây.

AFRIQUE au 2.000.000° :

Madagascar — 1 feuille.

Tunisie.

COMPTE RENDU
DE LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE
DU 4 AVRIL 1952

La séance est ouverte à 15 h. 10 sous la présidence de M. René Pinon.

Présents : MM. René PINON, Général de BOISBOISSEL, Emile PRUDHOMME, D^r BOUET, D^r Noël BERNARD, MÉRAT, Comte de WARREN, René POTTIER, Eugène GUERNIER, Marcel LARNAUDE, D^r GIRARD, BARQUISSAU, Général CHARBONNEAU, DYÈVRE, Amiral LE BIGOT, Ch. ROBEQUAIN, LEMAIGNEN, CHARLES-ROUX, Léon BARÉTY, Maurice MERCIER, GISCARD d'ESTAING, Roger HEIM, LÉMERY, Pasteur LEENHARDT, Henri SAURIN, Victor CAYLA, Louis MILLIOT, MICHEL-CÔTE, HUMBERT, DECARY, CAROUGEAU, CARTON, Général de RENDINGER, G. GRANDIDIER.

Excusés : MM. le Gouverneur Général DELAVIGNETTE, Jacques BARDOUX, Henri BRENIER, Jacques MILLOT, Pierre LEGOUX, DURAND-RÉVILLE, BLONDEL, LAPRADE, GHEERBRANDT, CANDACE, ROUBAUD, Gouverneur Général RESTE, M^{me} BASSE DE MÉNORVAL.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture du procès-verbal de la séance du 21 mars qui est adopté sans observation.

M. le Président PINON. — C'est par erreur que je vous ai annoncé dans notre séance du 1^{er} février 1952 que le Médecin Général Mathis avait été élevé à la dignité de Grand Officier. Notre confrère a été promu deux fois au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur, le 25 janvier 1938 sur la proposition du Ministre des Colonies et le 17 janvier 1952 sur la proposition du Secrétaire d'Etat à la guerre.

Dans la correspondance figure une lettre de M. Aug. Chevalier dont voici le texte :

Paris, le 29 avril 1952

CHER SECRÉTAIRE PERPÉTUEL ET AMI,

Je viens de recevoir du Sénégal, envoyé par le Gouverneur de cette colonie, un papier d'une quinzaine de pages dues à M. Bakary Diallo. Vous vous souvenez peut-être d'un Noir qui fut le protégé de nos regrettés confrères, le D^r Maclaud et Pierre Mille et qui obtint de l'Académie un prix pour un curieux livre intitulé FORCE et BONTÉ qui fit quelque bruit à l'époque. Bakary Diallo qui était retourné au Sénégal ne m'avait plus donné de ses nouvelles depuis longtemps et je le croyais mort lorsque faisant une conférence à

Saint-Louis il y a trois ans, j'ai raconté sa vie et comment je l'avais connu dans les hôpitaux sénégalais de Menton, j'annonçais qu'il était disparu depuis longtemps. Un Conseiller général me dit : mais non, Bakary Diallo est toujours à Podor et le Gouverneur ajouta : je le ferai venir à Dakar et, effectivement j'eus un long entretien avec lui et je lui demandai de m'envoyer une note d'une vingtaine de pages sur la vie qu'il menait, retourné dans sa tribu. Je viens de recevoir cette note qui n'est pas tout à fait ce que j'espérais mais elle mérite je crois d'être publiée quand même pour montrer, à l'époque où on nous critique tant, que la France a encore des amis parmi les autochtones.

Voudriez-vous que je présente sa note à l'Académie des Sciences coloniales en la faisant précéder d'une introduction de moi où je ferai connaître ce que fut Bakary Diallo et comment je l'ai connu.

Je ne sais si je pourrai me rendre à l'Académie car vous savez que depuis mon accident, j'ai la phobie de traverser les rues, surtout que votre siège est très éloigné de chez moi et du Muséum. Peut-être vous, ou le Dr Bouet, pourriez présenter la note en mon nom. J'aimerais que cette présentation ait lieu le plus tôt possible car je viens d'être désigné à l'Académie des Sciences comme Chef de la délégation française qui se rendra bientôt à Washington au Congrès International de Géographie. J'ai l'intention notamment d'y faire une conférence sur l'œuvre accomplie par les Biogéographes français dans l'exploration du continent noir, qui m'a été demandée par les Etats-Unis.

Il a été répondu à notre confrère que la note à laquelle il fait allusion sera naturellement accueillie avec le plus vif intérêt.

D'autre part, j'ai reçu la note ci-après au sujet de la mission que M. Chevalier vient d'accomplir au Maroc.

Samedi 15 mars M. Chevalier est rentré à Paris par avion de sa mission au Maroc d'une durée de 4 mois 1/2 et qui lui fit faire encore plus de 8 000 km. d'itinéraires nouveaux. Au début de mars, il s'était rendu à Casablanca pour y voir plusieurs amis qui l'avaient convié à venir passer plusieurs jours avec eux : M^{lle} Joleaud, sœur de l'éminent géologue Léonce Joleaud, ancien professeur à la Sorbonne qui fut l'ami intime de Chevalier de 1920 à sa mort prématurée en 1938, M. le Dr Blanc, Correspondant de l'Académie des Sciences coloniales, Directeur de l'Institut Pasteur du Maroc, membre de l'Académie de Médecine, M. Vanier, Conservateur des Eaux et Forêts qui lui fit visiter les plus belles replantations forestières de la région.

M. Chevalier revint à Rabat quelques jours avant son départ, et fut l'hôte encore une fois de son ami M. Em. Miège, de l'Académie d'Agriculture et correspondant de l'Académie des Sciences coloniales, qui a été pendant plus de 40 ans l'animateur de tous les progrès réalisés au Maroc dans la culture des céréales, du coton et des oranges.

Dès son retour à Rabat, M. Chevalier fut reçu par le Général Guillaume, résident général du Maroc, à qui il exposa les résultats

de sa mission. Ce même jour le club des Rotary donna un banquet en son honneur.

Le soir, M. Chevalier était invité à faire une conférence sur ses explorations anciennes et sur les observations faites au cours de sa mission récente.

Le Journal *l'Echo du Maroc* a rendu compte dans les termes suivants de cette conférence :

**La conférence du professeur A. Chevalier sur les campagnes
et les forêts du Maroc**

Lundi soir, 10 mars à 18 h. 15, à Rabat, M. le professeur Chevalier donnait, à l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, sous les auspices de la Direction de l'Instruction publique et de l'Institut Scientifique Chérifien et devant une assistance parmi laquelle l'on remarquait la présence de MM. Grimaldi, Directeur des Eaux et Forêts, Pernot, Directeur des P.T.T., de nombreuses dames et personnalités, une conférence intitulée : « Impressions d'un naturaliste sur les campagnes et les forêts du Maroc ».

Présenté par M. Thabault, directeur de l'Instruction publique qui rappela les titres de M. A. Chevalier : professeur honoraire au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, vice-président de l'Académie des Sciences, grand explorateur et grand savant, le conférencier, en termes simples et directs, remémora les principales étapes de sa longue et brillante carrière scientifique et de prospecteur. Son premier voyage en Afrique Noire — suivi de beaucoup d'autres — remonte, en effet, à 1898, époque où cette région n'était qu'à demi pacifiée et peu hospitalière. Ce furent ensuite l'Oubangui, le Tchad, le Nigéria, la Guinée, le Congo qu'il revit du reste à plusieurs reprises et récemment encore. En 1912, le professeur Chevalier partait pour explorer l'Indochine, Ceylan, Java, la Malaisie ; en 1920, il créait le laboratoire d'agronomie coloniale et fondait la *Revue de Botanique appliquée* — devenue plus tard *Revue Internationale* — qu'il dirige toujours et qui constitue une source précieuse d'études et de documents originaux. Il visita ensuite l'Office du Niger, Madère, les Iles du Cap Vert, San Thomé et, de nouveau, l'Afrique Occidentale et Equatoriale, puis le Congo belge, et le Brésil et, enfin, le Maroc. Après ce rappel d'un passé si bien rempli, consacré à la recherche et fertiles en anecdotes, parfois savoureuses et toujours vivantes, le conférencier parla de son séjour au Maroc dont, pendant 4 mois et demi, il a parcouru les principales régions, du Gharb au Haouz et au Tafilalet. Négligeant ses prospections botaniques — qui auraient pourtant intéressé la plupart de ses auditeurs — il souligna les immenses progrès réalisés en Afrique du Nord sous l'influence française grâce à une pléiade de savants, d'ingénieurs, de colons dont il rappela les mérites parfois trop oubliés. Il passa en revue les principales cultures qu'il avait étudiées sur place, notamment celle du Riz dont le succès lui avait été prédit par l'éminent botaniste Perrier de la Bâthie, lui-même riziculteur ; celle du Cotonnier qui pourrait s'étendre sur de vastes surfaces

pour le plus grand profit du Maroc et de la métropole, des plantes fourragères si nécessaires dans ce pays, des agrumes, de l'olivier du maïs, etc., signalant en passant la régression de celle du sorgho, dont l'amélioration devrait être entreprise en raison des avantages qu'il présente. Il insista sur les énormes dégâts causés par l'érosion et le rôle capital joué par le Service de la restauration des sols. Il révéla que la palmeraie de Marrakech n'était pas constituée comme on le croit, par de vrais dattiers, mais bien par une espèce surtout ornementale, non attaquée par le bayoud et voisine du Palmier des Canaries. Le professeur Chevalier donna également son impression sur les forêts, la plupart décadentes, qu'il est nécessaire de conserver et d'améliorer en leur maintenant leur faciès méditerranéen, ce à quoi s'emploie activement le Service forestier. Tout en reconnaissant le réel intérêt de l'eucalyptus pour la mise en valeur des terrains pauvres, il regretta son emploi abusif, le long des routes et jusque dans l'Atlas où il pourrait avantageusement être remplacé par des arbres plus décoratifs importés des Canaries, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Indochine, voire de l'Himalaya, ou même le cèdre qui croît dans l'Atlas.

Le professeur Chevalier — qui se déclare, avec quelque fierté, le grand ami des Noirs et des Berbères — termina sa conférence par l'examen de l'aspect social du Maroc indiquant qu'à son avis, le problème le plus urgent qu'il soulève est d'amener deux civilisations en présence à s'entendre, celle des Européens et celle des Marocains autochtones à se pénétrer, à former une « symbiose », problème certes délicat et difficile, mais arrangeable cependant si chacun y apporte sa solution, la bonne volonté, la tolérance, la compréhension indispensables, et le désintéressement dont la France a déjà donné tant d'exemples. Inutile de dire que cet exposé vivant et si riche d'enseignements fut suivi avec la plus grande attention et recueillit les unanimes applaudissements de l'assistance.

M. GRANDIDIER. — Dans la liste des séances régulières, il y avait une séance prévue pour aujourd'hui en quinze, c'est-à-dire dans la semaine de Pâques. Or, il n'y a pas de communication annoncée, je sais d'autre part que le Président ne sera pas là, moi-même je suis obligé d'aller à Grenoble au Congrès des Sociétés Savantes où je préside la Section de Géographie. Ne serait-il pas logique d'annuler cette séance en laissant à votre Bureau, si vous le voulez bien, la possibilité d'organiser une séance supplémentaire si la nécessité s'en présentait au cours de l'année.

M. le Président PINON. — Je consulte l'Académie. Etes-vous d'avis de supprimer complètement cette séance ou de la reporter ?

M. GRANDIDIER. — Il faudrait laisser au bureau la latitude de convoquer une autre séance si le Bureau le jugeait utile.

L'Académie donne son approbation.

M. le Président PINON. — Entendu, pas de séance la semaine de Pâques.

M. GRANDIDIER. — J'ai à vous faire part avec un vif regret de la mort de l'un de nos correspondants, M. le Professeur Pieter Johannès Samuel Cramer, de l'Université d'Utrecht. M. Chevalier a retracé sa carrière dans une note qui figure dans ce fascicule page 198.

Enfin, pour terminer la correspondance, je voudrais vous donner lecture d'une note que m'a envoyée le Commandant J. Rouch et qui a trait à un compagnon de Brazza, compagnon dont il n'a pour ainsi dire pas été parlé au cours de la commémoration du Centenaire de Brazza. Il s'agit du lieutenant de vaisseau Gabriel Félix qui était le fils de Rachel, la grande actrice.

(Voir le texte de cette communication page 194)

Enfin, Messieurs, j'ai reçu un rapport, un appel de l'Inde, de Karikal, dont M. le Général de Boisboissel veut bien prendre connaissance et le cas échéant, nous parler à une prochaine séance.

M. GRANDIDIER. — Le Gouverneur Général Réallon nous remercie de l'avoir nommé Correspondant. Il espère passer prochainement quelques semaines peut-être même quelques mois à Paris et compte nous parler de la situation à Madagascar.

M. le Président PINON. — Nous avons représenté l'Académie, M. Grandidier et moi-même, à la séance solennelle à la Sorbonne pour le Centenaire de Brazza. Je suis allé également à l'Hôtel de Ville ; j'ai signé le livre d'honneur avec la mention « Académie des Sciences Coloniales ».

La parole est au Général de Boisboissel pour sa communication sur : « Evolution géographique et ethnique du Sahara ».

(Voir le texte de cette communication page 179)

M. le Président donne la parole à M. l'Inspecteur général vétérinaire Carougeau pour la présentation de l'ouvrage de Philippe Dewailly sur les Coléoptères Melolonthini de Madagascar, puis à M. Grandidier pour la présentation d'ouvrages.

(Voir le texte de ces présentations pages 202 et suiv.)

La séance est levée à 16 h. 45.

L'Académie se forme ensuite en comité secret.

Le Secrétaire Perpétuel, Directeur : G. GRANDIDIER.

S.O.C.O.P.A.O.

SOCIÉTÉ COMMERCIALE DES PORTS AFRICAINS (A.O.F.)

Agence Maritime

Agence Aérienne

Transit

Manutention

Soutes

Agréage

Charbons

Agences ou Correspondants dans tous les ports et centres
d'A.O.F., Cameroun et A.E.F.

DAKAR

1, av. André-Lebon

PARIS

2, rue Lord-Byron

Adresse Télégraphique : FREIGHTER.

**L'AMÉRIQUE DU SUD
LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE
L'AFRIQUE DU SUD
DES ÉTATS-UNIS (Côte Est) A LA C.O.A.
L'INDOCHINE**

CROISIÈRES EN MER

COMPAGNIE MARITIME

DES

CHARGEURS RÉUNIS

3, Boulevard Malesherbes, PARIS (8^e)

Téléphone : ANJOU 08-00

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

COMPTES RENDUS DES SÉANCES ET COMMUNICATIONS (In-4^o)

Tomes	I. — C. R. et Communications 1922-23 et séance publique du 18 Mai 1923	310 fr.
	II. — C. R. et Communications 1923-24	465 fr.
	III. — Séance publique du 15 Novembre 1924	310 fr.
	IV. — C. R. et Communications 1924-25	1.160 fr.
	V. — Séance publique du 1 ^{er} Février 1926	310 fr.
	VI. — C. R. et Communications 1925-26	1.085 fr.
	VII. — Séance publique du 29 Novembre 1926	310 fr.
	VIII. — C. R. et Communications 1926-27	1.845 fr.
	IX. — Séance publique du 14 Décembre 1927	310 fr.
	X. — C. R. et Communications 1927-28	2.335 fr.
	XI. — Séance publique du 30 Juin 1928	310 fr.
	XII. — C. R. et Communications 1928-29	1.765 fr.
	XIII. — Séance publique du 14 Mars 1930	310 fr.
	XIV. — C. R. et Communications 1929-30	2.150 fr.
	XV. — Séance publique du 27 Avril 1931	465 fr.
	XVI. — C. R. et Communications 1930-31	2.765 fr.
	XVII. — Séance publique du 11 Mars 1932	465 fr.
	XVIII. — Communications de 1931 à 1940	2.090 fr.
	Après le tome XVIII les Tomes pairs ne furent pas publiés.	
	XIX. — Séance publique du 13 Mars 1933	465 fr.
	XXI. — Séance publique du 26 Avril 1934	465 fr.
	XXIII. — Séance publique du 27 Mars 1935	465 fr.
	XXV. — Séance publique du 1 ^{er} Avril 1936	465 fr.
	XXVII. — Séance publique du 26 Avril 1937	465 fr.
	XXIX. — Séance publique du 16 Décembre 1938	465 fr.
	Dernier tome de cette série	465 fr.

ANNALES (In-4^o)

Tomes	I. — Divers	1.530 fr.
	II. — Culture sèche du coton en A. E. F.	(épuisé)
	III. — Mémoire de Talleyrand et divers	2.750 fr.
	IV. — Mémoire sur le Sahara de E.-F. Gautier ..	2.460 fr.
	V. — Cyclones tropicaux	1.000 fr.
	VI. — Divers	3.070 fr.
	VII. — Ne fut pas publié.	
	VIII. — Dictionnaire de bio-bibliographie de l'Indo-chine française	3.070 fr.
	IX. — La Forêt coloniale, par Aubréville. Dernier tome de cette série	(épuisé)

Ces publications sont remplacées depuis 1941
par les Comptes rendus mensuels des séances (In-8^o)



C^{ie} FRANÇAISE DES PÉTROLES

C^{ie} FRANÇAISE DE RAFFINAGE

C^{ie} NAVALE DES PÉTROLES

C^{ie} F^{de} DIS^{ion} des PÉTROLES en AFRIQUE

Calu Delpe

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE POUR LA FRANCE ET LES PAYS D'OUTRE-MER

(S.O.F.F.O.)

Société Anonyme au Capital de 155.000.000 de Frs

SIÈGE SOCIAL A PARIS
23, Rue de l'Amiral-d'Estaing

AGENCE A SAIGON : Place Rigault-de-Genouilly



TARIF D'ABONNEMENT POUR 1952
AUX COMPTES RENDUS MENSUELS DES SÉANCES DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

France et Colonies 1.000 frs
Etranger..... 1.800 frs

Le numéro : 100 frs pour la France et les colonies ;
200 frs pour l'étranger

